

עבד

Cette semaine paradoxalement en ce jour de Shabbat nous nous intéresserons au mot : travail. Pourquoi le mot travail ? Et bien ainsi que nous allons le voir ce mot travail et la notion caché derrière ce mot, a révolutionné le monde.

En ces temps où nous sommes limités dans notre capacité à travailler, la notion de travail est réinterrogée notamment avec le télé-travail. Lorsque nous travaillons sans que ce travail ne soit « visible » travaillons-nous véritablement ? C'est une question que se posent certains tant le mépris pour ce télé-travail est grand dans notre société. Comment en sommes-nous arrivés là et qu'est ce que cela signifie ? Peut être trouverons-nous des pistes de réflexion dans la Bible et la philosophie aussi étonnant que cela puisse paraître.

Alors c'est parti travaillons et voyons tout de suite quand et où apparaît cette notion de travail pour la première fois dans la Bible : Genèse 2, 5

« Car le Seigneur-Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour la cultiver (travailler). »

La première apparition du mot travail dans la Bible correspond au travail de la terre. L'Homme est ainsi au service du jardin et de la terre, ce qui explique très clairement sa fonction de « gardien » de la terre. La terre ne lui appartient pas, il est au contraire à son service, car c'est la fonction que Dieu lui a attribuée. Pour autant rien ne laisse penser dans ce récit que ce travail soit « pénible ». Il s'agit plutôt d'un service qui est une symbiose entre l'homme et la nature.

L'Homme travaille, la nature travaille de concert avec lui pour l'harmonie du jardin, tous les aspects de la nature et du vivant, dont l'homme fait partie, participent à cette harmonieuse collaboration.

Ce n'est qu'après la chute de l'Homme que le travail va revêtir un nouveau sens : « La terre sera maudite à cause de toi ; c'est avec peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. Elle fera pousser des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain »

Le travail de l'Homme signifiait jusque-là un service volontaire, l'Humanité n'avait nullement besoin de travailler pour vivre, dans le récit biblique. Ce travail était

harmonieux. Après la faute d'Adam il en va différemment : le travail est le signe d'un déséquilibre, d'une malédiction. La terre, la nature et l'Homme ne sont plus en symbiose, ils sont devenu des étrangers l'un pour l'autre et ce n'est qu'à la fin de sa vie que l'Homme verra son lien avec la nature rétabli par la mort : « tu retourneras à la terre car c'est de la terre que tu as été tiré. »

Le travail est donc signe de cette brisure avec la nature mais aussi une nécessité, l'humain doit désormais travailler pour vivre et se nourrir. Enfin le travail est signe de pénibilité, c'est à la sueur de son front qu' Adam devra extraire les ressources du sol. Rappelons-nous qu'à ce moment-là du récit, l'Homme est toujours végétarien, il ne tue pas les animaux pour se nourrir.

Ainsi donc le travail qui était un service est devenu travail pour vivre, effort, signe de malédiction c'est-à-dire un esclavage. Paradoxale liberté fraîchement acquise.

Finalement le texte Biblique semble montrer que la liberté totale n'existe pas à l'échelle humaine, tout choix s'effectue forcément dans un conditionnement, dans une nécessité que nous ne maîtrisons pas. Tout choix est acquisition d'une liberté nouvelle et simultanément acquiescement à une privation de liberté. La vraie question est donc de savoir quel esclavage sommes-nous prêts à accepter.

Le mot travail se dit Havod en hébreu : il signifie travailler, sacrifier, rendre esclave.

Ce mot a donné le mot Héved : un travailleur, un serviteur ou un esclave. C'est tout le problème du mot à quel moment sommes-nous des travailleurs, des serviteurs ou des esclaves ? Et surtout dans ces conditions quelle valeur revêt ce mot ? Quel sens lui donne-t-on ?

Le travail est-il un esclavage ? Un service ? Une vertu ? Un moyen d'être reconnu et d'exister ?

L'Ancien Testament semble pencher du côté de l'esclavage, le travail est entaché par la faute originelle d'Adam. Souvenons nous ce passage de l'Ecclésiaste :

« Que revient-il, en effet, à l'homme de tout son travail et de la préoccupation de son coeur, objet de ses fatigues sous le soleil?

Tous ses jours ne sont que douleur, et son partage n'est que chagrin; même la nuit son coeur ne repose pas. C'est encore là une vanité. »

D'ailleurs cette expression singulière n'en dit-elle pas long sur le sens du travail : gagner sa vie ? Comme si cette existence devait être dédommée par le travail, comme si nous devions expier le fait d'exister... Nous devrions mériter le fait d'exister par le fait de travailler, avoir une utilité sur cette planète c'est aussi justifier de son

existence. Le Nouveau Testament et les paraboles du Christ vont totalement bouleverser cette conception des choses ainsi que nous allons le voir mais pour le moment intéressons-nous un instant aux philosophes grecs et à comment eux envisageaient le travail.

Pour cela je me référerai à l'excellent ouvrage de Luc Ferry : *Si la philosophie m'était contée*.

D'après Luc Ferry les philosophes grecs ainsi que l'élite grecque ne connaissaient pas le travail. En effet, c'était les esclaves qui travaillaient, c'était eux qui assuraient les basses besognes afin que l'élite grecque puisse se consacrer librement aux vraies tâches : la philosophie, la médecine, la politique, la guerre.

Les grecs étaient, dans leur conception de la vie, des aristocrates. Pour le comprendre il faut comprendre une chose importante :

nous concevons les vertus comme étant en opposition à la nature. Par exemple un enfant doit apprendre la patience car cela ne lui est pas naturel. C'est la discipline et l'éducation qui lui enseigneront cette vertu. Il en va de même pour toutes les vertus : l'amour du prochain n'est pas inné à l'être humain, dans la conception chrétienne, elle doit être inculquée par Dieu. C'est en travaillant sur nous même que petit à petit nous aimons notre prochain.

Cette logique en partie issue du christianisme a donné les bases de notre perception des vertus dans la démocratie. Nos vertus ne sont pas innées elles résultent de l'éducation, de l'effort et de notre libre arbitre. Kant est le philosophe qui incarne le mieux cette idée en expliquant que tout ce qui est inné n'a que peu de valeur sans travail afin de l'orienter vers le bien. L'homme peut par exemple être très intelligent de façon innée il pourra néanmoins orienter son intellect vers le mal sans effort à tendre vers le bien.

Pour bon nombre de philosophes grecs il en va tout à fait autrement (Platon, Aristote...) les vertus sont innées, et elles ne s'opposent pas à la nature elles en sont issues. Toute la société grecque repose sur cette idée : les plus apte à commander commandent en vertu de leurs prédispositions naturelles à commander. Ceux qui sont fait pour obéir obéissent, les esclaves par exemple ne sont pas esclaves par punition mais par ce que c'est la tâche qui leur convient le mieux. Cette logique qui est totalement aux antipodes de notre raisonnement démocratique, a pourtant ses avantages : le sport, par exemple, démontre la justesse de ce raisonnement. La compétition sportive met en avant ceux qui ont les plus grandes prédispositions à tel ou tel sport et dans ce cas là personne ne trouve rien à y redire.

Personne ne pense que c'est porter atteinte à la dignité humaine que de considérer qu'une athlète à des qualités innées pour la course, personne ne considère que la compétition sportive est un dénigrement quelconque. Et pourtant en y réfléchissant bien c'est le cas. Certains s'entraîneront toute leur vie sans arriver à atteindre le

dixième du talent de certains sportifs dont l'effort est visiblement moins important. C'est profondément injuste ? Oui ! Mais c'est la nature qui l'a décidé ainsi.

Peut être pourrions nous opposer un argument : les sportifs s'entraînent durs eux aussi pour réussir et donc tout comme en régime démocratique le travail qui promeut l'effort, retrouve toute légitimité.

Et bien c'est là où le génie grec différencie l'exercice et le travail.

Le travail ainsi que son étymologie le suggère (le mot travail provient du mot *tripalium* qui est un instrument de torture) c'est contraindre quelqu'un à faire quelque chose pour lequel il n'est pas forcément doué. Faire un travail sur soi c'est vouloir s'améliorer dans un domaine que nous considérons faible. S'exercer, en revanche, c'est développer une qualité innée. C'est persévérer dans son être, pour reprendre Spinoza, c'est faire ce que nous aimons toujours plus, car nous sommes faits pour cela.

L'élite grecque ne travaillait jamais, elle s'exerçait.

Voici donc deux conceptions du « travail » totalement différentes :

La conception aristocrate des grecs avec l'exercice censé nous améliorer pour faire ce que nous sommes destinés à faire par la nature. Et la conception chrétienne beaucoup plus démocratique qui valorise le travail en l'élevant au rang de vertu, parce qu'il permet par la volonté et l'effort de nous améliorer au niveau moral.

J'ai dit toute à l'heure que les paraboles de Jésus avaient bousculé la notion de travail. Il y a deux paraboles qui sont très perturbantes à ce niveau-là : la parabole des talents et la parabole de l'ouvrier de la onzième heure.

Commençons par l'ouvrier de la onzième heure : Je ne vais pas la résumer en cas de trou de mémoire je vous invite à la relire en Mathieu 20 ; 1-16.

Cette parabole remet en question le salaire qui est bien sûr intimement lié au travail. Car l'autre chose tout aussi importante que le travail est le salaire ! Le salaire qui est le mérite pour le travail effectué. Tout travail mérite salaire. Voilà une idée intéressante, voici une vertu qui ne se suffit pas à elle-même, mais doit pour nous convaincre, qu'elle est une vertu, être rémunérée...

Jésus dans cette parabole de la onzième heure interroge cette notion de salaire en imaginant un maître qui paie tout le monde au même salaire quelque soit le temps travaillé. Cette parabole est intéressante à deux niveaux :

premièrement on ne reçoit plus que ce dont on a besoin et non pas ce que l'on désire ou fantasme. Et c'est d'ailleurs parce que les ouvriers sont jaloux les uns des autres

que les problèmes arrivent. S'ils ne s'étaient pas comparés ils se seraient satisfait du salaire promis.

Deuxièmement en payant tout le monde de la même façon le salaire devient secondaire par rapport au travail effectué. La parabole met l'accent sur le lien qui unit les salariés à leur patron (voilà un étrange patron qui va rechercher ses salariés lui-même toute la journée!) et sur le travail lui-même.

L'exercice des grecs ne se concentre pas non plus sur le salaire mais plutôt sur la joie de pratiquer l'exercice qu'ils aiment, ils auraient été sûrement malheureux de ne pas pouvoir s'exercer.

La seconde parabole est celle des talents. Nous pouvons trouver cette parabole en Mathieu 25, 14-30.

Cette parabole remet en question la logique aristocratique des grecs puisqu'elle affirme que la dignité d'un être humain ne repose pas sur le nombre de talents qu'il a reçus au départ mais bien sur ce qu'il va en faire. Peu importe que l'on reçoive dix ou vingt talents ou bien un seul, l'important est ce que nous en faisons.

C'est cette question de dignité humaine assez révolutionnaire à l'époque de Jésus que va reprendre la démocratie au centre de ses grandes affirmations. Liberté, Egalité, Fraternité. Non pas dans l'absolu mais en droit et en dignité.

Voilà la fin de ce périple qui nous a permis, du moins je l'espère, de découvrir les différentes façons possibles de concevoir le travail. Comme un esclavage, comme un exercice, comme une vertu.

Il n'y a certainement pas d'interprétation parfaite et si nous voyons très facilement les limites de la vision grecque (qui décrète que les uns sont destinés par la nature à l'esclavage ou à régner?) il est assez facile de voir, aussi les limites de la vision démocratique :

En élevant le travail au rang de vertu, nous avons fait de lui le centre de notre existence, c'est le travail qui nous nourrit mais surtout qui nous fait exister socialement. Et c'est donc tout naturellement que nous considérons qu'un travail invisible n'est pas un ... travail.

C'est certainement la raison pour laquelle nous avons tant de mal à reconnaître que le travail « chez soi » est aussi du travail parce qu'il est invisible. Et la vertu cela doit se voir...

Je terminerai cette méditation par une citation de Nietzsche que je trouve très intéressante sur notre réflexion sur le travail : *Ainsi parlait Zarathoustra* :

« C'est de vous, ô vertueux, que ma beauté riait aujourd'hui ! Et ainsi m'arrivait sa voix : « Ils veulent encore être — payés ! »

Vous voulez encore être payés, ô vertueux ! Vous voulez être récompensés de votre vertu, avoir le ciel en place de la terre, et l'éternité en place de votre aujourd'hui ?

(...)

Vous aimez votre vertu, comme la mère aime son enfant ; mais quand donc entendit-on qu'une mère voulût être payée de son amour ?

Votre vertu, c'est votre « moi » qui vous est le plus cher. Vous avez en vous le désir de l'anneau : c'est pour revenir sur lui-même que tout anneau s'annelle et se tord.

Et toute œuvre de votre vertu est semblable à une étoile qui s'éteint : sa lumière est encore en route, parcourant sa voie stellaire, — et quand ne sera-t-elle plus en route ?

Ainsi la lumière de votre vertu est encore en route, même quand l'œuvre est accomplie. Que l'œuvre soit donc oubliée et morte : son rayon de lumière persiste toujours.

Que votre vertu soit identique à votre « moi » et non pas quelque chose d'étranger, un épiderme et un manteau : voilà la vérité sur le fond de votre âme, ô vertueux ! »

Christophe Montoya

